

DE SEMAILLES EN MOISSONS ...

Durant l'année scolaire, Bruno était instituteur. Il affectionnait ce métier car, depuis son enfance, il éprouvait une vive joie en aidant ceux de ses camarades qu'il sentait dans la peine. Adolescent, il avait hésité sur le choix de sa carrière, mais il avait opté pour l'Ecole Normale parce que, disait-il, il souhaitait aider "les petits", surtout ceux qui étaient en difficulté ; il avait ainsi cédé à une sorte d'appel de sa conscience.

Bruno était parisien, originaire du quinzième arrondissement, né de parents provinciaux venus à Paris travailler dans les grandes usines de Billancourt. Mais il avait hérité de ses père et mère cet amour de la nature qui ne cesse de pousser ses contemplateurs vers un éternel et bienfaisant retour en campagne, quand on a le loisir de pouvoir s'évader de la grande ville qui suinte l'excès et l'air vicié.

Les vacances de Bruno lui étaient une occasion de savourer tout ce que la Création propose aux sens de l'homme, à la faveur de longues marches sur les sentiers, bordant emblavures et bosquets, entre plaines et collines, longeant rivières et vallées, à la découverte de vieux moulins ou de fermes abandonnées. Bruno éprouvait toujours quelque émotion sur ces lieux où des hommes avaient peiné à bâtir, à travailler, à espérer qu'un tel labeur aurait des lendemains meilleurs, sans se douter qu'un jour viendraient d'autres modes de vie, suscitant l'abandon de leurs œuvres de défricheurs.

Bruno aimait s'arrêter fréquemment, pour s'asseoir et contempler, car sa foulée n'était pas un but mais un moyen d'approcher un univers provincial pour le regarder vivre, en respirer l'odeur, en écouter les murmures. Il avait plaisir à observer cet élan vital de la saison en marche où poussent les blés, s'épanouissent les fleurs et chantent les oiseaux.

Il appréciait l'ardeur des paysans, ces gens des grands espaces qui savaient entretenir les chemins d'accès jusqu'aux parcelles profondes où des cultures bien menées donnaient du pain, des viandes et des fruits. C'était tout cela qui réjouissait l'enseignant parisien, tandis qu'il oubliait, pour un temps, les élèves et les dictées, les problèmes et les devoirs, les préparations et les corrections. Ainsi, chaque année, Bruno orientait ses pas vers une région qui lui était nouvelle, trouvant que toute approche donnait quelque insolite bonheur. Les paysages, la rencontre des gens, dont les premières paroles faisaient si bien découvrir l'accent du terroir, l'habitat rural

caractéristique d'un mode de vie, les villages avec pour chacun leur église à clocher de forme singulière. Tout était valeur et patrimoine, tout lui paraissait étonnant ou admirable.

En son temps de vacances, Bruno se sentait avantagé, parce que tout-à-fait libre et, bien qu'il dût assumer un célibat non choisi, il avait découvert que son esseulement lui permettait de s'orienter à sa guise, sans influencer quiconque, ni subir de contrainte. Face aux évènements, parfois douloureux qu'il observait sur le parcours de couples amis, il appréciait sa liberté et considérait cette position comme une faveur. Ah, certes, il avait bien, certain jour, entrevu une jeune personne qu'il avait beaucoup admiré et auprès de qui il avait songé à l'amour. Il en avait subi une déception et, quelque part en lui, l'empreinte d'un chagrin s'était ancrée, durablement.

Elle se nommait Anne-Marie. Bruno l'avait rencontrée bizarrement. C'était à Paris, sur un quai de la station de métro Sèvres-Lecourbe, dans le quinzième arrondissement, en fin d'après-midi, quand l'affluence est à son comble, chacun cherchant à accéder au plus vite à la portière de la première rame qui allait surgir. Le jeune homme s'était retourné, à la suite d'appels qu'il avait entendus : "Monsieur, monsieur ..." Il y avait tant de monde qu'il ne se sentait guère concerné, mais il avait pourtant jeté un coup d'œil en arrière, conscient toutefois que, dans la foule anonyme, chacun se hâte sans trop se préoccuper de courtoisie. Or, une jeune femme s'approcha de lui et, lui présentant, à bras tendu, une maroquinerie, questionna : "N'est-ce pas votre portefeuille, monsieur ?" Bruno sonda, instinctivement la partie de son vêtement qui, d'ordinaire recèle l'objet. En effet, la poche était vidée de son contenu. Il recouvra son bien et, outre de chaleureux remerciements, un dialogue s'engagea, si plaisamment, que Bruno proposa à la jeune femme, en termes de gratitude, le repas du soir au restaurant voisin. Elle accepta.

Ils échangèrent sur divers sujets, notamment sur la chute du portefeuille qu'elle avait vu tomber quand il avait sorti son titre de transport. Ils causèrent de la condition trépidante qui, au quotidien vous bouscule et vous contraint à suivre le rythme parisien. Ils s'entretenirent de leur labeur respectif. C'est ainsi que Bruno apprit que la jeune femme travaillait dans une boutique de lingerie féminine mais, bien qu'elle avança son prénom, elle demeura discrète sur sa condition personnelle ; le jeune homme apprit seulement qu'elle était native de province et, plus précisément, des Monts du Lyonnais.

Ils convînrent de se retrouver, à proximité du restaurant, mais Bruno, ne revit pas Anne-Marie au jour et heure fixés, non plus que les jours suivants. De temps à autre, il se remémorait cette heureuse rencontre,

surtout quand il avait en main ce portefeuille qui lui fut rapporté par cette jeune femme, dont la probité n'avait d'égal que la douceur et le contentement qu'il vit jouer en ses beaux yeux. Depuis lors, il s'efforçait d'oublier.

Et puis, à quoi bon se remémorer un événement du passé, en fin de compte décevant, s'était dit Bruno. Il se consacrait à sa vocation d'enseignant. Plus que de chercher à recevoir, il s'efforçait de donner à ses collègues autant de services qu'il le pouvait, mais surtout à ses jeunes élèves, en qui il devinait des aptitudes à consolider ou des carences à combler.

Le temps, bien vite s'écoule, quand on est très occupé. Une année scolaire, puis des vacances, puis une autre année avec de nouveaux élèves ; chaque cycle proposant d'autres visages et , pour Bruno, un suivi de ses élèves, mais aussi un temps de vacance orienté vers la découverte d'une région à explorer, avec ses particularités et ses coutumes, ses populations, ses industries, son agriculture, ses villages, ses habitudes et son folklore. Et les rencontres passionnantes que tout cela suppose ...

Nous étions, si je ne me trompe, en l'année mil neuf cent trente six, ou peut-être trente-sept. Au début des congés scolaires d'été, Bruno s'était rendu en gare ferroviaire de Paris-Lyon, équipé de sac tyrolien, chaussures de marche et carte d'état-major. Le confort du train rapide l'avait bercé toute une matinée, avec quelques minutes d'arrêt seulement à Montargis, Dijon et Macon où d'immanquables regards interrogateurs de nouveaux venus s'inquiétaient de la disponibilité des banquettes. Le trajet, somme toute, s'était bien passé, avec, çà et là, quelques mots d'accueil aimables et de menus services rendus pour hisser de grands bagages sur la galerie. Quand, enfin, le contrôleur arpenta les couloirs pour annoncer l'approche de Lyon-Perrache, Bruno descendit son tyrolien du porte-bagages et se tint prêt à quitter le compartiment. Des gens attendaient sur les quais, mine tendue vers les écriteaux accrochés aux wagons, valise au côté ou déjà en bout de bras, selon leur état d'impatience. Bruno mit pied pour la première fois sur le pavé lyonnais puis il prit son tour pour mander un taxi automobile. Il se fit conduire jusqu'à la gare de Lyon-Saint-Paul où il monta dans le train omnibus jusqu'à Sainte-Foy-l'Argentière. Il entra à l'auberge, fit honneur à la charcuterie lyonnaise et, en attendant la nuit réparatrice, signola avec l'aide de l'aubergiste son projet pédestre pour les jours à venir. Au matin du lendemain, quand Bruno lui présenta sa première étape, l'homme conseilla les avantages des petits chemins de campagne, assurément meilleurs, pour apprécier la beauté des Monts du Lyonnais. "Vous approcherez aussi quelques fermes, lui dit ce brave homme ;

méfiez-vous seulement de leurs chiens : il en est qui se comportent comme des bêtes sauvages et n'apprécient guère les étrangers ! "

Bruno suivit les conseils. Par chemins d'ornières et sentiers herbeux, il se dirigea vers les points culminants, appréciant au passage les vallons et les bois où il fait bon respirer autre chose que l'air alourdi d'odeurs grassieuses du métro parisien. De temps à autre, le marcheur rencontrait un agriculteur ; il le saluait avec l'entrain que son humeur enjouée souhaitait communiquer. Il demanda parfois conseil, parce que les croisées des chemins ne comportaient que rarement l'indication du lieu et moins encore la direction envisagée. Il arriva, néanmoins, au village de Meys. Il était près de midi et ce fut l'occasion de s'asseoir au "Café des Laboureurs". La tenancière lui proposa, en forme de menu du jour, une salade de chicorée primeur, à cueillir dès maintenant en son jardin, puis une omelette d'œufs fraîchement pondus avec du jambon chaud et un fromage en faisselle mais, lui dit la bonne dame, je n'ai que du gros pain de campagne. Bruno, ravi, accepta la proposition, alléguant qu'un parisien, attablé en province, savourait d'autant mieux les produits du pays qu'il en était sevré pendant l'année. Et, comme il était le seul client, ce midi-là, la restauratrice lui offrit gracieusement l'apéritif "pour vous faire patienter", dit-elle, puis, de bonne humeur, lança : "Les gens des villes sont des gens pressés, n'est-ce pas ; à Paris, que je sache, il n'est qu'une personne qui soit patiente sur ses jambes, c'est la Tour Eiffel " Et l'on devisa en riant, lui, heureux de cet accueil familial qui le mettait à l'aise ; elle, ravie de servir un parisien sachant s'ajuster, en toute simplicité au niveau du monde rural.

Quand Bruno reprit sa marche, ce fut pour accéder aux proches sommets, surtout ceux où la piété des Anciens fit élever quelque oratoire. Parmi les détails de son plan géographique, il avait repéré la chapelle de Maringes et celle de Virigneux, certain que leurs bâtisseurs les avaient placées sur les cîmes, d'où le meilleur point de vue s'offrirait à ses yeux. Il suivit ainsi la ligne des crêtes, par les Hauts de Bernos, accéda au bois de La Serre et s'en vint au village de Maringes, dont l'élégante aiguille du clocher domine fièrement les vallées, entre Brévenne et Toranche.

Sur l'emblavure, attenante à la chapelle, des meules de blé étaient érigées, de-ci, de-là, à travers le champ. Deux moissonneurs s'apprêtaient à en élever une autre, tandis qu'un servent leur amenait de nouvelles gerbes, au moyen d'un large traîneau. Un grand percheron tractait, entre les faisceaux, ce véhicule rudimentaire, laissant après lui des traces droites et parallèles. Les hommes aperçurent le marcheur solitaire qui s'était offert une halte pour les observer. Bruno leur fit, de la main, un signe amical et, présentant quelque affable échange,

les complimenta pour leur rude travail et pour la forme élégante des meules dressées. La flèche de l'église, profilée sur l'horizon, en arrière des gerbiers, semblait être leur grande sœur. Bruno exprima cette observation aux moissonneurs qui apprécièrent, d'un sourire complice, l'originalité de la comparaison et l'on en vint à parler du paysage, puis de la chapelle posée, en bordure du chemin. Les hommes expliquèrent un peu de son histoire : elle fut dédiée à Saint Roch, en reconnaissance de sa protection, lors des épidémies de peste qui dépeuplèrent la région aux seizième et dix-septième siècles. Chaque Été, un pèlerinage local venait perpétuer la tradition ancestrale et la petite chapelle s'ouvrait alors à l'oraison. Au loin, on distinguait la petite ville de Chazelles où de hautes cheminées exhalaient sur le ciel de sombres nuages. Bruno apprit que cette cité, étalée au-delà des vallées, produisait des feutres réputés, exclusivement destinés à la fabrication de chapeaux. Des marques, mondialement appréciées, employaient plusieurs centaines d'ouvriers qualifiés. Mais, les agriculteurs, très affairés sur leur tâche saisonnière ne s'ouvrirent pas davantage au bavardage. ; ils reprenaient, inlassablement l'empilage de leurs blés, tandis que le cheval, désireux d'avancer la tâche, retendait ses harnais. Bruno, de ses deux mains fit, en guise d'adieu, le geste d'applaudir. D'ici, le regard découvrait d'innombrables hameaux, jonchés sur les vallons. Des clochers, épars, signalaient l'existence d'étroites bourgades semées dans la nature. Un ciel immense coiffait ces grands espaces et faisait rêver d'envol, à la manière de ces oiseaux qui planaient au-dessus des blés mûrs. Et l'on inhalait, à pleins poumons, la pureté de l'air pour tenter d'en imprégner tout son être. Bruno, décidément, se sentait fort éloigné des couloirs du métro parisien, avec leurs rampes, leurs méandres et leurs lumières fabriquées. Ce contraste lui procura un tel bien-être, qu'en reprenant sa marche, il se mit à chanter.

Il se dirigea vers cette autre colline, coiffée, elle aussi d'un oratoire. Il jeta un regard sur la carte d'état-major. Prochaine étape : "La Motasse", dont le terme, devenu nom propre pour le lieu-dit, tenait vraisemblablement son étymologie de "motte" car, en effet, le petit édifice dominait le village. Bruno arriva au bas de l'agglomération et gravit l'artère pentue qui, passant le bourg de Virigneux, s'en allait jusqu'à la chapelle. Il avait marché avec entrain, saluant, au passage, quelques cultivateurs blasés, un peu étonnés de son ardeur et, peut-être, de son équipement pareil à celui d'un alpiniste. En traversant la commune, il avait repéré deux boulangeries dont l'une, proche de l'église. De là était sorti un groupe d'enfants qui l'avaient poliment salué puis s'étaient juchés à plusieurs sur un chariot à quatre roues dont la facture évoquait des matériaux de récupération. Les garçons laissaient rouler l'engin, sans direction ni frein, depuis la place de l'église jusqu'au monument aux morts. Ils parvenaient cependant à changer habilement de direction en se penchant, tous ensemble, sur le côté.

La déclivité de la chaussée suffisait à entraîner leur véhicule qui s'arrêtait tout seul quand il abordait le petit replat qui accédait à l'école. "Ces gamins sont adroits et heureux de leur performance", se dit Bruno, puis il les vit rire de si bon cœur qu'il se prit à rire avec eux..

Il parvint à La Motasse. L'après-midi s'activait et, déjà, faisait se profiler des ombres. La chapelle avait sa porte ouverte. Bruno projeta d'entrer pour s'y asseoir et se reposer un moment. Il approcha doucement, avec le respect qu'il pensait devoir observer à l'approche d'un point de culte. Tout était silence en ce lieu isolé ; l'un de ces silences exceptionnels qui vous apaisent si bien qu'on le mémorise, comme instant privilégié, tel un bienfait que l'on voudrait éterniser. En ces dispositions, Bruno entra et s'assit sur le banc du fond, à côté de la porte. Une femme, apparemment en prière, était agenouillée près de l'autel. Le nouvel arrivant ne la vit que de dos, mais la chevelure nacrée, assemblée en chignon, dénonçait une personne d'un âge avancé. Après quelques minutes, la femme leva ses mains, liées d'un chapelet et, comme si elle voulût dialoguer avec un proche, dit à haute voix : "Vierge Marie, je vous en supplie, rendez-moi mon enfant !" La supplication fut suivie d'un long silence qui troubla Bruno, au point d'infirmier la quiétude de son âme. Puis la femme leva encore ses mains jointes et dit : "Vierge Marie, voyez ma détresse ; pardonnez mes ingraturités et rendez-moi mon enfant !". Alors, Bruno comprit qu'une souffrance intime et familiale se confiait à la Vierge. Il se sentit subitement indiscret et tourmenté devant de tels appels ; impuissant, aussi. Sans bruit, il quitta la chapelle, non par dédain ni par lâcheté, car il eût aidé cette femme, s'il l'avait pu ; non, il s'en alla, par discrétion.

Au-dehors, - était-ce par hasard ? - son regard s'accrocha un moment à la croix, dressée à proximité. Puis il contempla les vallonnements où, dans la paix du soir, toute vie aspirait au repos. Pour le bétail, dispersé dans les prés, il était temps de venir à la traite ; on entendait maintenant les paysans appeler leurs bêtes et les chiens aboyer pour assister leur maître. Sur la colline d'en face, le soleil descendait, en arrière du hameau de They et les ombres des pinèdes grignotaient lentement la lumière de la combe. Là-bas, sur la dorsale, les clochers de Saint-Martin et Saint-Barthélemy-Lestra pouvaient pontifier encore, dans une clarté rougeoyante, mais pour peu de temps; il fallait, en effet, songer à préparer la nuit.

Bruno s'en vint au village. Devant la boulangerie du haut, la charrette des gamins attendait, assurément, leur prochaine virée. Il entra pour acheter un goûter et conversa avec la boulangère. Il lui demanda si quelque villageois consentirait à lui accorder le gîte pour la nuit. La commerçante indiqua "la Jenny", chez qui elle

connaissait une chambre disponible, au bas du village, à proximité de l'atelier du charron. Bruno s'en approcha et, tandis qu'il observait le site, une dame âgée, vêtue de noir et coiffée d'un chignon grisonnant, lui sembla cheminer parallèlement. Il lui demanda madame Jenny..."C'est moi !", dit la femme. Alors Bruno déclina son identité et motiva sa démarche. Jenny se déclara heureuse de loger un enseignant parisien et, plus encore, de parler avec lui, s'il acceptait. Le pacte conclu, la dame pria le voyageur de la suivre. Ils passèrent une courette où quelques poules firent, à leur manière, une ronde d'accueil à leur maîtresse, puis ils accédèrent à un couloir tapissé de bleu-ciel. Là, soudainement, Bruno se souvint du bleu du ciel qui l'accueillit au sortir de la chapelle puis, voyant de dos la femme qui marchait devant lui, il acquit aussitôt la conviction que la coiffure enchignonnée de la personne en prière était bien celle, qu'à présent, il avait sous les yeux.

Jenny gravit, péniblement, un escalier de bois et ouvrit une porte, plutôt récalcitrante. La literie était en place, comme en l'attente d'un hôte. "Est-ce que ça vous convient ?" questionna la femme – "C'est plus qu'il ne m'en faut !" : répondit Bruno.

"Eh bien, poursuivit Jenny, prenez vos aises; vous avez toutes les commodités en-bas; ensuite, venez partager mon repas, dans la pièce du bout" – "Dans ce cas, dit Bruno, nous mettrons aussi en commun mes provisions acquises pour ce soir !".

La chambre était petite mais suffisante pour une personne seule, comme si elle eût été faite pour un enfant qui, ayant grandi, fut ensuite équipé de literie d'adulte. Sur une commode, divers bibelots laissaient à penser qu'une jeune personne avait élaboré, entre ces murs, un petit domaine réservé mais aujourd'hui oublié. Un peu de poussière incrustée en donnait témoignage : de petites poupées, alignées côte à côte dans une boîte de chocolat "Menier", quelques coquillages marins, de minuscules corbeilles en ajonc tressé, une collection de boîtes en fer blanc, imprimées "Cacao Droste", un dessous-de-pot, tricoté au crochet, au centre duquel une flûte de verre rejoignait en bouquet d'humbles fleurs séchées, pareilles à celles qu'une main de petite fille aime à cueillir en bordure des chemins. Et puis, protégée sous un verre, la photo défraîchie d'une jeune femme, semblant assurer, passive et dérisoire, une présence humaine en ces lieux délaissés.

De prime abord, la photo n'accrocha pas le regard du nouvel arrivant. Pour lui, elle n'était qu'une de ces épreuves, un peu floue, qu'un amateur aurait négligé et dont il n'aurait osé se défaire, par déférence à la personne représentée. Alors, il était passé, respectueux et apitoyé, questionnant plutôt du regard le dessin de tapisserie autour d'un crucifix longiligne, accroché à la cloison, en tête de lit. Puis, subitement, il revint sur la

photo. Quelque chose venait de surgir en sa mémoire ; une ressemblance, peut-être, un visage comparable entrevu certain jour, une personne rencontrée par hasard ? Bruno se saisit de la photo, l'observa durant un long moment et crut reconnaître la jeune femme qui, sur le quai de Sèvres-Lecourbe, lui rendit gentiment le portefeuille qu'il avait échappé. Alors, son cœur, comme sous l'effet d'un coup de foudre, se mit à battre très fort: "Dieu! Comment est-ce possible?" proféra Bruno. Il n'eut, pour réponse que l'appel de sa logeuse, l'invitant au repas. Sous l'emprise de l'émotion, il s'avança, d'un pas lourd, vers l'escalier de bois puis, tel un homme choqué, vint s'asseoir sur le banc, parallèle à la table. "Madame !", dit Bruno...Puis, après un instant de silence, il se ravisa, jugeant préférable de s'informer avant de parler. Jenny avait dressé deux couverts et déjà proposait son omelette à l'oseille. "Oui, j'aime beaucoup !" répondit Bruno, encore un peu déconcerté. "Oh, monsieur, dit la vieille dame, je songe souvent à la vie parisienne, depuis le fond de mon petit village, parce que la seule enfant qui me fut donnée y séjourna mais s'y perdit. Il y a, voyez-vous, des moments douloureux qui ont parsemé ma vie, dont quelques-uns que je regrette de n'avoir pas maîtrisés. Mon mari n'a pas connu la petite fille, issue de nos amours ; il partit à la guerre en 1915. Quelques jours après la naissance de l'enfant, deux gendarmes vinrent m'apprendre le décès de son père, survenu à Vaux, sur les hauteurs de Verdun. Pour survivre, il a fallu travailler en famille, avec femmes, vieillards et enfants, les lopins d'une terre pauvre et caillouteuse, héritée des ancêtres. Nous étions contraints de vivre en autarcie sur basse-cour, petits élevages, trois vaches laitières, deux chèvres et quelques moutons, dont je filais la laine pour tricoter nos habits. C'était très dur, monsieur, je vous le jure. Quand ma fille fut adolescente, elle se révolta contre ces exigences et s'en alla travailler à la ville. Tant qu'elle vécut à Lyon, sa condition fut acceptable ; elle m'écrivait de temps en temps et venait encore m'embrasser deux ou trois fois l'an. Puis je reçus, un jour en fin d'année, une lettre de Paris où elle avait cru trouver un meilleur emploi dans une famille riche. Depuis lors, ses lettres se raréfièrent. Mais elle vint ici me dire qu'elle était enceinte. Et là, monsieur, j'ai très mal réagi. Je me suis fâchée très fort, au lieu de l'accueillir. Je lui ai dit qu'elle était désormais le déshonneur de sa famille, d'autant que l'événement ne pouvait pas se normaliser par un mariage puisque le père de l'enfant s'était volatilisé. Elle avait péché ; il ne lui restait qu'à assumer. C'était ainsi que l'on jugeait les circonstances, sous l'influence des normes dévotes du moment. Oh, si vous saviez combien j'ai regretté la dureté de mes propos car, voyez-vous, monsieur, c'est à cause de mes mauvaises paroles que j'ai perdu Anne-Marie. Elle m'avait quittée, cet après-midi-là, sans le baiser filial et coutumier, alors que toutes deux nous étions en pleurs, elle pour se savoir reniée ; moi pour éprouver un second deuil !"

Ce disant, Jenny avait apprêté le repas, tandis qu'en silence, Bruno se disait qu'il avait désormais la confirmation de l'identité dont il avait déjà acquis la certitude, mais il s'apitoyait sur un drame dont il prenait de plus en plus conscience, dès lors qu'il en connaissait les tenants. Déjà, son inclination à l'entraide lui suggérait un geste secourable mais était-ce le moment de s'en ouvrir à cette vieille maman, au demeurant accueillante et contrite, sans pouvoir assurer une recherche opérante, au cœur d'une population parisienne de plusieurs millions d'habitants ? Quand Jenny posa son poêlon au centre de la table, Bruno la vit effectuer un prompt retour au fourneau et tirer de sa poche un petit objet blanc. Puis, au geste que, de dos, il lui vit accomplir, il comprit qu'elle pleurait.

Sous l'emprise de l'émotion, l'homme s'approcha de Jenny et, d'un geste qu'il voulût rassurant, posa sa main sur l'épaule de la femme, tandis qu'au fond de sa pensée, il mesurait ce que la rigueur d'une option religieuse pouvait étouffer d'amours filial et maternel. Alors, comme poussé par une force compensatrice, mêlée d'estime et de pitié, Bruno s'engagea à chercher, dans le dédale parisien, cette jeune femme dont il avait, jadis, admiré la rectitude et apprécié le charme, lors du repas qu'il lui avait offert. Aujourd'hui, se disait encore Bruno, est-ce un rebond de la Providence ? Voici que cette maman me reçoit à sa table, comme je reçus à la mienne la fille disparue qu'elle voudrait retrouver, en dépit de l'atteinte à l'intégrité d'un certain moralisme et aux outrances de propos accablants.

Sobre, fut ce repas partagé. On évoqua les agréments des paysages, les lieux-dits dont on crut percevoir l'étymologie, les modalités de la vie rurale, la rivière et l'apport de son fluide moteur sur la roue à aubes du moulin Cave, mais Bruno ne dévoila pas la séquence parisienne du portefeuille, non plus que l'invitation au restaurant, craignant que l'événement ajoutât un surcroît d'inquiétude. Il ne dit rien, non plus, de l'épisode inopiné dont il fut le témoin à la chapelle de La Motasse et ce, dans l'espoir qu'un jour, peut-être, il pourrait rappeler ces événements lors d'euphoriques retrouvailles, pourvu que la Providence veuille bien, une fois encore, lui dispenser son aide.

Quand l'hôte parisien remonta vers la petite chambre, il comprit qu'elle abrita pour un temps les sommeils de la jeune fille. Ces murs, entre lesquels il se réjouissait de passer une nuit, étaient, en effet, garants d'un silence dont Anne-Marie s'était lassée. C'était une petite cage où l'oiseau ne reviendrait pas se laisser enfermer ; il avait pris son envol pour n'y plus revenir. Il regarda la photo, posée sur la commode. Oui, il se remémorait ce visage, à la fois souriant et triste qu'il avait, tout à l'heure, promis de chercher. Mais saurait-il encore le reconnaître, ce

visage, mêlé à la foule déferlante et lui apporter la confiance de regrets et d'amour d'une mère éplorée qui s'en épanche au passant et en appelle à l'intercession du Ciel ?

Au matin du lendemain, Bruno promet à sa logeuse qu'il lui écrirait. Il fallut ainsi solliciter de Jenny le patronyme, commun à la vieille dame et à sa fille. Sur son répertoire, il inscrivit Jenny G..., puis il laissa ses coordonnées personnelles. La femme prépara deux œufs sur le plat, nécessaires, dit-elle, pour muscler la marche du jour. En rétribution des agréments de l'asile, Bruno avança un billet de banque ; Jenny le refusa en prétextant que le plaisir de cette rencontre avait été, pour elle, plus gratifiant qu'une monnaie. Aussi, pour ne point porter atteinte aux promesses d'une amitié naissante, Bruno se garda d'insister. Et l'on se quitta sur des propos empreints de mutuelle compréhension : "Au revoir, Bruno ; je me permets de vous embrasser, car vous auriez pu être mon fils !" – "Au revoir, Jenny ; si cela avait été, souvent je serais revenu goûter à votre accueil !"

Le marcheur suivit le cours de la rivière descendant vers Saint-Cyr-les-Vignes, s'attardant, au passage, sur les ruines d'anciens moulins dont ne subsistaient que pitoyables soubassements et traces de leur chemin d'accès; ici un pont de pierre, dont le tablier révélait des ornières d'un autre âge ; là un antique gué d'où émergeait encore un empierrement rudimentaire. Il remarqua un impressionnant lit de rochers qui encombrait la ravine au niveau du "Gouffre d'enfer" ... et le bief, creusé au flanc de la roche, qui s'en allait, depuis la "Cabane du cantonnier", irriguer quelques maigres parcelles de pré, gagnées sur la pinède. Bruno, imaginant les efforts qui furent consentis pour tenter d'aménager, en ces lieux sauvages, quelque réalisation vivrière, se dit que le labeur des hommes dut être décevant, au regard de modestes résultats. Il leur fallut, sans doute par nécessité, arracher au milieu hostile une contribution forcée au pain de chaque jour. ...Il bifurqua vers le pont, traversa le village, s'y procura un casse-croûte, tendit sa gourde pour avoir de l'eau fraîche et continua la route du bord de plaine, en direction de Feurs. Il s'attarda sur le chemin d'accès aux étangs de Valeille. Là, deux hommes pêchaient d'épaisses carpes qui, se sentant captives dans le fond de la barque, se débattaient pour tenter l'évasion. Les hommes leur assénaient alors, en arrière de la tête, de pesants coups de gourdin. "Rassurez-vous, dirent les pêcheurs ; on ne les tue pas ; on ne fait que les assommer, car il nous faut les emmener vivantes ... mais un jour viendra où elles seront mangées, farcies d'ail et de persil !" Bruno se sentit monter l'eau à la bouche et, tandis qu'au-dessus de lui tournoyaient de grands oiseaux blancs en quête de subsistance, il s'installa sur la nervure du talus et apprécia son modeste repas.

A Feurs, il attendit le train pour Paris. Sous ses apparences modestes, la petite gare qui desservait le cœur du pays forézien, nourrissait une certaine animation. Des gens poussaient des chariots à ridelles où l'on avait entassé toutes formes de colis, tandis qu'au guichet distributeur, le préposé, conscient de l'arrivée imminente du convoi, s'agitait sur la validation des fameux petits carrés de carton, barrés de couleur, qui tenaient lieu d'acquit. Des impatients piétinaient sur le quai, pendant que d'autres postulants au départ attendaient sagement l'arrivée de l'Express. A l'instar des grandes gares, tout ce monde anonyme se côtoyait, se regardait ou parfois se dévisageait, sans exprimer la moindre parole, comme si chacun voulût préserver quelque légitime secret.

Toute en chaleur et en essoufflement, la locomotive suant vapeur et fumée, s'engagea au long du quai, tirant derrière elle une dizaine de wagons, dont chacun était porteur d'une destination. A la fenêtre du mastodonte, parut l'un des conducteurs, faciès presque aussi noir que la machine, visière de casquette levée à la verticale, bleu de chauffe maculé d'escarbilles. Il observa flegmatiquement les allées et venues qui s'accéléraient sur le trottoir, salua de la main le chef de gare, que képi et fanal distinguaient des autres gens, puis s'en retourna activer sa chaudière. D'un pied alerte, Bruno gravit les hautes marches accédant au couloir de la voiture attendue, assignée au trajet "Saint-Etienne / Saint-Germain-des-Fossés / Nevers / Paris". Il trouva place dans un compartiment partiellement occupé par une jeune famille et l'on se salua, sur fond d'allègres sourires. La journée allait sur son déclin ; déjà les ombres s'allongeaient vers le sol, quand le balancement du fanal autorisa le premier mouvement des bielles de la motrice. Un léger à-coup se répercuta entre les attelages des voitures ; c'était l'indice final d'une randonnée mémorable, dont Bruno n'avait pas prévu les surprenantes péripéties qui l'avaient orienté sur un engagement lourd et qu'il fallait bien, désormais, prendre à cœur.

Le bourdonnement sourd et continu du train favorisait l'endormissement puis venait l'alternance d'un réveil subit, sur plainte des jeunes enfants souffrant de la chaleur. Bruno réfléchissait. Il lui vint à l'esprit de multiples questions qui, toutes, se rapportaient à la recherche de la jeune femme, au nom de cette vieille maman, de qui il avait eu confiance. Mais il n'avait pu obtenir qu'un indice bien vague : Anne-Marie avait logé rue de Clichy. Et plusieurs années s'étaient écoulées depuis que Jenny avait tenté un courrier qui lui était revenu avec la mention "Inconnu à l'adresse indiquée". Somme toute, il ne savait que nom et prénom et se demandait si son engagement avait été judicieux.

A Saint-Germain-des-Fossés, on partagea le train. La voiture où Bruno avait pris place fut accrochée au train de Clermont-Ferrand à Paris. La manœuvre lui parut interminable : tantôt en marche avant ; tantôt en marche

arrière. Une nouvelle locomotive remplaça la première puis le rapide acquit bientôt une vitesse supérieure et le temps sembla passer plus vite vers Nevers et Paris. Le randonneur descendit en gare de Paris-Austerlitz, qu'il connaissait tellement et qui lui rappela aussitôt le courant de sa vie ordinaire. Pourtant, il ne se laissa pas affaiblir par ce pressentiment qui eût écourté prématurément le bienfait de la diversion. Il rejoignit son logis pour s'y détendre quelques jours puis s'en alla vers la Beauce, sur les pas de Péguy.

A son retour, il posta un courrier à Jenny, lui exprimant sa gratitude et révélant sa marche vers Chartres. Là-bas, il s'était recueilli auprès de Notre-Dame, pour solliciter un secours avant de tenter d'incertaines retrouvailles. Connaissant la dévotion de la vieille maman, il lui en écrivit quelques mots, sans rien évoquer des doutes qui fusaient en son esprit au sujet de la recherche promise.

Sur l'Ile de La Cité il revenait, au moins une fois chaque semaine durant ses vacances. Fureter chez les bouquinistes, dont les échoppes bon-enfant proposaient des trésors d'éditions épuisées, constituait l'un de ses moments privilégiés. Il y pouvait feuilleter à loisir les pages jaunies d'ouvrages écornés, dont certains intitulés aiguïsaient sa curiosité ou bien enflammaient sa critique. Les Champs-Élysées avaient également ses faveurs. Entre la Place de l'Etoile et le Louvre, il éprouvait du plaisir à déambuler la célèbre Avenue, observant la foule qui, comme lui, prenait du bon temps à flâner devant l'opulence des grands immeubles. Puis, arrivant au Jardin des Tuileries, il croisait les petits vendeurs ambulants qui offraient à la convoitise baudruches, friandises et bibelots, que des parents heureux acceptaient d'ajouter aux ébats joyeux de leur progéniture. Et quand Bruno parvenait au niveau de l'Arc du Carrousel, il suspendait ses pas pour contempler le palais du Louvre qui imposait la somptuosité de son architecture et le rappel de huit siècles d'Histoire. Il y entraît, parfois, quand il avait devant lui quelques heures disponibles. Les Antiquités égyptiennes faisaient son admiration ; le raffinement de leurs modelés, la perfection de leurs sculptures, pourtant réalisées au moyen d'outillages élémentaires, mais qu'il eût été cependant préférable d'apprécier sur leurs lieux d'origine. Sa galerie favorite était celle des peintures où Ingres, Vinci et les autres nous laissaient à voir "La Grande Odalisque", pudique dans sa nudité, ou "La Joconde" qui, indifférente à nos alarmes, savait conserver son regard amusé, doublé d'un imperturbable sourire.

Ainsi, cette année-là, Bruno vécut ses congés scolaires d'Été. Puis il fallut préparer la rentrée de jeunes élèves nouveaux qu'il avait charge d'enseigner. Quand il prit connaissance de leurs noms, un élément interpella soudainement sa mémoire. Il lut bien, en effet, : "Jérôme G ...11 ans". L'enseignant remarqua que l'enfant avait

une année de retard sur ses camarades, mais il s'attarda bien plus sur le patronyme, orthographié comme celui de Jenny, la bonne logeuse qui montait implorer la madone, dans la petite chapelle dominant son village.

Quand les nouveaux élèves furent installés en salle de classe, le maître fit de son mieux pour détendre et rassurer le petit monde qui lui était confié. A l'énoncé de leur nom, les jeunes gens étaient priés de se lever, afin que chacun puisse identifier son camarade. Lorsque Bruno prononça le nom de Jérôme, peut-être y fut-il plus attentionné qu'aux autres. Timidement, le garçon se leva et l'enseignant, sans rien en laisser paraître, eut un regard plus appuyé sur ce visage, dont les traits laissaient augurer quelque intime embarras. Bien que sa tenue fut correcte, quelque impondérable donnait à penser que son milieu familial était des plus modestes. Dans les jours suivants, tandis que la plupart des élèves se révélèrent participants, il s'en trouva quelques-uns en difficulté, notamment le petit Jérôme. Bruno, naturellement enclin à aider les plus faibles, s'attacha doublement à cet enfant parce qu'une question se faisait de plus en plus lancinante, à cause de la concordance de son nom avec celui dont il avait eu, quelques semaines auparavant, en d'étranges circonstances, la singulière révélation.

Considérant la bonne volonté que Jérôme mettait dans son travail puis l'attention dont il faisait preuve et son écoute soutenue durant les cours, Bruno fut vite persuadé que l'élève montrait bien des aptitudes à la progression. Il proposa à l'enfant une aide supplémentaire, en-dehors du temps de scolarité, puis d'en soumettre le principe à ses parents qu'il proposait de convoquer par le moyen d'une lettre. Ce fut à ce moment que les émotions prirent une autre ampleur. Jérôme, en effet, répondit à faible voix :

"Monsieur ... je n'ai que ma maman ! "

Il y eut un instant de silence, sous le poids de l'émotion ; l'élève presque chagrin de ne pas être dans la norme ; le maître pressentant qu'il approchait cette fois-ci la réalité : Jérôme était vraisemblablement cet enfant qu'Anne-Marie avait mis seule au monde, après le rejet que sa vieille maman lui eût signifié, lors de sa dernière venue dans la petite maison à chambre d'hôte.

Ce fut, effectivement, Anne-Marie qui ouvrit la missive, dont Jérôme était porteur. Elle lut : " Madame – Je me permets de vous proposer un moment d'entretien au "sujet de Jérôme. Ce jeune élève peut être remis à niveau, moyennant quelques cours "supplémentaires. Il est studieux et intelligent. Je me propose de l'aider – Veuillez "agréer" ...

La jeune femme questionna son enfant. Il lui répondit qu'il appréciait vivement son maître et les multiples attentions dont il avait tout spécialement fait preuve à son égard. C'était bien la première fois qu'Anne-Marie

entendait un tel témoignage. Elle s'en vint, à l'heure de la sortie, nouer connaissance avec cet aimable enseignant, dont elle mesurait, avec joie, la généreuse assistance.

Ils se serrèrent la main, avec la délicatesse d'un geste affectueux trop longtemps occulté et, dans chacun de leurs regards, s'édifia spontanément une somme de muettes confidences. La surprise qu'éprouva Anne-Marie entrava sa parole, au point qu'elle eut grand-peine à répondre au salut attentionné de son interlocuteur. "Vous souvenez-vous de moi ?", dit enfin Bruno – "Je croyais ne jamais pouvoir vous retrouver", répondit Anne-Marie. Les sourires qui s'allumèrent alors se transposèrent en joie et l'on parla de Jérôme car, cet enfant qui, aujourd'hui faisait se retrouver par un divin hasard ces regards qui s'étaient, certain jour estimés, n'était-il pas celui qui leur avait fait, un autre soir, manquer l'unique rendez-vous convenu ? – "Ce soir-là, mon petit enfant était très "malade, confia Anne-Marie; Le médecin le fit conduire en urgence à l'hôpital . J'ai tenté "de vous rencontrer plus tard, à Sèvres-Lecourbe mais aussi devant le restaurant, sans "jamais y parvenir" – "Eh bien, reprit Bruno, cela n'arrivera plus ! Quant à Jérôme, je connais sa volonté d'apprendre et je vais l'y aider".

Anne-Marie expliqua quelles furent ses difficultés. L'enfant avait été chétif dès sa naissance et, malgré une évidente amélioration, il demeurait fragile. Sa timidité trouvait peut-être là son origine. "Il eût été préférable que mon petit grandît à l'air de nos campagnes où j'avais cependant quelques attaches, mais ..." – "Je sais tout ! coupa Bruno; je vous l'expliquerai un autre jour !"

Ils fixèrent cet autre jour ; ce fut le dernier d'une semaine, car la jeune femme était soumise, dans son travail, à un long horaire quotidien, depuis le lundi au matin, jusqu'au soir du samedi, dans un atelier de confection qui lui versait un modique salaire.

Deux grandes personnes et un enfant empruntèrent le train de banlieue en gare Saint-Lazare. L'affluence de semaine n'était plus, pour cause de jour férié. Ils descendirent à Maisons-Laffitte et déjeûnèrent au premier étage du restaurant dont les larges baies vitrées laissaient apercevoir la célèbre construction de Mansart. Puis ils firent quelques pas en forêt de Saint-Germain, où les chemins, fort bien entretenus, s'en allaient vers l'horizon, sous de somptueuses arcades de feuillus qui commençaient à se dorer au soleil de l'Automne. Jérôme marchait devant. Il se sentait un peu troublé ; cette familiarité subite qu'il croyait percevoir entre sa mère et son instituteur l'étonnait. Il éprouvait un peu de cette confuse impression qui fait redouter l'abandon de quelqu'un qui vous aime, au profit du dernier arrivant. Alors il osait ; oui, il prenait l'audace de se retourner, de temps à autre. L'enfant les surprit à se tenir par la main et à se contempler, yeux dans les yeux. Bruno comprit la perturbation

de l'enfant ; il l'aurait embrassé s'il n'eût été son maître d'école, conscient qu'il fallait maintenir une marge d'indispensable autorité. Alors, il vint à lui, se pencha à son niveau puis d'un ton rassurant, apte à le tranquilliser lui dit : "Nous avons convenu, ta maman et moi, de faire de toi l'un de mes meilleurs élèves". "Te souviens-tu, quand j'ai questionné la classe, l'autre jour ? Toi seul a su "faire immédiatement la différence entre le présent et l'imparfait du verbe. Eh bien, si tu "le veux, nous t'apprendrons beaucoup d'autres choses, par exemple à savoir comment "bien calculer et résoudre tes problèmes, ou bien la manière d'éviter les fautes "d'orthographe ... Hein, veux-tu ? " – "Oh oui, monsieur, je voudrais bien, mais ce n'est "pas possible parce que maman n'a pas le temps de s'occuper de ça !" – "Dans ce cas, moi, "je prendrai du temps pour t'expliquer et puis je suis sûr que tu deviendras un jour l'un des "meilleurs de ta classe ! Veux-tu ? " Alors Jérôme, qui n'avait jamais éprouvé de parole aussi engageante, dite de voix d'homme, pensa que, décidément, ce devait être bon d'avoir un papa. Et, tournant son regard vers celui de Bruno, il lança : " Et peut-être qu'un jour, "maman sera fière de moi ! " Anne-Marie eut un geste qui laissait supposer l'écoulement d'une larme mais, pour n'en rien laisser paraître, fit glisser, d'un mouvement câlin, sa main dans la chevelure de son enfant.

"Mais, reprit Bruno, je vous emmènerai bientôt vers un petit bourg, sis dans "les Monts du Lyonnais. Je connais, là-bas, une personne qui nous attend" – Se penchant à l'oreille de l'enfant, Bruno lui dit : "Je suis sûr que cette dame te prendra dans ses bras" Puis, se tournant vers Anne-Marie : "Il est une vieille maman qui monte fréquemment "jusqu'au chœur d'une petite chapelle, au sommet de son village. Elle y supplie la Vierge "de lui pardonner certains excès de langage qui ont écarté d'elle sa fille unique".

Alors, découvrant le contexte de l'insinuation qui, graduellement, révélait son passé et torturait son âme, Anne-Marie, troublée et saisie d'attendrissement, balbutia "Oui, nous irons tous trois retrouver ce village, pour un baiser de paix !" Puis, s'emparant de la main de Bruno, dont elle avait compris la démarche d'amour, elle ajouta, discrètement : "Et si Dieu le permet, et si vous le vouliez, nous pourrions unir nos destins "dans la petite église, au centre du village ! "

Dieu le permit, en effet. Le foyer d'Anne-Marie et Bruno se révéla édifiant et généreux. Ce fut l'année d'après que Jenny s'éteignit, heureuse d'être réconciliée avec cette unique fille qu'elle avait pourtant toujours aimée. Sa dernière prière à la chapelle de La Motasse fut une action de grâce. Jérôme, quant à lui, avait beaucoup grandi, en corpulence et en savoir. Et les gens du village apprirent, quelques années plus tard, l'orientation de sa

carrière, sur le modèle de l'enseignant qui l'avait secouru en ces temps difficiles où les lys des champs peinent à s'épanouir sur le pavé des capitales.

Jean CHAVAGNEUX